

SOEUR MARIE-EMMANUEL, O.S.U. — *Marie de l'Incarnation d'après ses lettres*, (Les Ursulines de Québec. Les éditions de l'Université d'Ottawa, Ottawa, Ontario, 1946, in-12, 356 pages)

Georges Robitaille

Volume 1, numéro 1, juin 1947

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/801355ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/801355ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Robitaille, G. (1947). Compte rendu de [SOEUR MARIE-EMMANUEL, O.S.U. — *Marie de l'Incarnation d'après ses lettres*, (Les Ursulines de Québec. Les éditions de l'Université d'Ottawa, Ottawa, Ontario, 1946, in-12, 356 pages)]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 1(1), 122–125.
<https://doi.org/10.7202/801355ar>

SŒUR MARIE-EMMANUEL, O.S.U. — *Marie de l'Incarnation d'après ses lettres*, (Les Ursulines de Québec. Les éditions de l'Université d'Ottawa, Ottawa, Ont., 1946, in-12, 356 pages).

L'année du troisième centenaire de l'arrivée des Ursulines au Canada — 1939 — aura vu naître toute une littérature sur Marie de l'Incarnation, la fondatrice du monastère de Québec. Prenons l'année dans le sens large. Il semble bien que le colossal travail du Révérend Père Dom Albert Jamet — *Écrits spirituels et historiques de Marie de l'Incarnation* publiés par Dom Claude Martin réédités par Dom Albert Jamet (1929-1939) — ait été entrepris en vue d'arriver à une publication définitive des textes pour 1939. C'est l'ouvrage définitif sur Marie de l'Incarnation. Définitif et nécessaire, parce que les sources autographes n'existent pratiquement pas et les sources que le Père Claude Martin a publiées en 1677 et en 1681, sont d'un accès impossible. On ne saurait trop regretter que le R. P. Jamet se soit arrêté en chemin. Quatre volumes ont paru à Paris chez Desclée, de 1929 à 1939, mais, depuis, rien n'a vu le jour. Peut-être ne faudrait-il pas le regretter trop haut. A l'heure où nous écrivons, le R. Père peut avoir remis à l'imprimeur les tomes V, VI et VII de l'ouvrage entrepris, c'est-à-dire toute la suite de la correspondance de la Vénérable Mère. Et alors il ne resterait plus à faire que les deux volumes de la *Vie*. En 1935, une authentique Ursuline publiait à Québec une très intéressante *Vie* de la Mère fondatrice. En 1939, paraissait à Montréal « *Telle qu'elle fut* » et « *Marie de l'Incarnation et nos Martyrs* » dont l'auteur nous est bien connu.

Mais voilà qu'en 1946 — le 1er août — apparaît au grand soleil d'Ottawa et de Québec « *Marie de l'Incarnation d'après ses Lettres* », 285 pages de texte, sans compter les appendices et la bibliographie — en tout 336 pages. Disons tout de suite que c'est le plus important travail d'ensemble depuis les deux cents pages sur Marie de l'Incarnation écrites en 1924 par l'incomparable abbé Bremond qui a sans doute donné le branle à toute cette littérature religieuse.

* * *

Le plan est nouveau. La mère Marie-Emmanuel a de toute évidence une formation classique et philosophique. Elle sait diviser. Elle partage son ouvrage en sept chapitres. Deux parties considèrent *la mère*: selon la nature, et selon la grâce. *La Philothée* fait l'objet du troisième chapitre. Puis viennent *l'Ursuline, la femme de cœur, la femme d'action* et enfin *l'épistolière*.

L'avant-propos n'est pas à négliger. Une fois lu, vous êtes sûr que l'auteur est une femme. Sœur Marie-Emmanuel écrit: « Qu'on me donne toutes les libertés d'une petite fille qui fouille dans les tiroirs de sa mère: liberté de sourire, de chanter, de pleurer, voire d'essayer sa plume et ses lunettes. » Voilà, me semble-t-il, qui est bien féminin. Mais immédiatement après l'auteur s'élève très haut quand elle écrit: « Pour moi, Marie de l'Incarnation est une réalité sensible au cœur, une présence infiniment douce. »

Sœur Marie-Emmanuel a pris un soin infini pour rédiger un livre original; et il y a dans cette *Marie de l'Incarnation* de 1946 des parties absolument neuves.

Il n'était tout de même pas possible d'éviter tout à fait les prédécesseurs. Sans doute l'auteur aurait pu davantage indiquer ses sources imprimées, je parle des travaux d'ensemble qu'elle n'a pas manqué de lire, et dont, à certaines pages, la présence est visible.

Quant aux sources principales — imprimées elles aussi — il nous semble que Sœur Marie-Emmanuel aurait fait travail plus utile en marquant davantage les dates. En ce faisant, elle aurait permis à tout le monde de référer aux textes de Dom Jamet et même — pour la dernière partie de la correspondance — on aurait pu comparer avec le chanoine Richaudeau et voir les contextes. Je ne crois pas que *cette méthode* eût alourdi le livre. Quoiqu'on dise, ceux qui lisent « *Marie de l'Incarnation d'après ses Lettres* » sont des gens sérieux et instruits que l'appareil scientifique n'effraie pas. Nos élèves de Rhétorique, quand vous leur offrez un livre qui comporte des annotations, se précipitent précisément au bas des pages. Ils veulent connaître la nature et le pourquoi de ce qu'ils considèrent d'abord comme des additions.

Sœur Marie-Emmanuel a dû toucher au point délicat de savoir si Marie Guyart a aimé Claude Martin qu'elle épousait en 1617 et qui décédait en 1619, de qui elle eut le petit Claude. Je ne suis pas certain qu'André Bellessort ait tort quand il écrit que Marie Guyart aima trop le bon Dieu et pas assez son mari. Il semble que la jeune femme, si supérieure à Claude Martin, ne prit pas soin de procéder par degrés, pour lui enseigner les ascensions mystiques. Notons aussi que Marie de l'Incarnation ne parle jamais de son mari en écrivant à son fils, et que c'est le petit Claude qui a forcé sa mère à s'expliquer, en lui demandant fermement: « Mais enfin, l'avez-vous aimé celui qui fut mon père ? »

Il n'empêche que dans l'ensemble — malgré la petite erreur psychologique de page 42: « Il est grand, distingué, *harmonieux comme sa mère* » — ce premier chapitre, moins neuf que les autres, intéresse et nous force à aborder la suite.

* * *

Dans « la mère selon la grâce », il y a de beaux passages. Ainsi, à la page 54, Marie de l'Incarnation répond à ce cri de Claude: Pourquoi nous ne brûlons pas toujours? « Mais quoi, me dites-vous, je suis sacrifié sur le cœur qui met l'incendie partout et je ne brûle pas? Pensez-vous que nous *sentions* toujours le feu qui nous brûle? Je parle de ce feu divin; nous ne serions jamais humbles, si nous ne sentions nos faiblesses, et il est bon que l'amour nous rende son feu insensible afin que nous brûlions plus purement ». De même, excellente observation de Sœur Marie-Emmanuel à la page 55: « Femme d'expérience, Marie de l'Incarnation estime que la nature, même au spirituel, ne fait pas de sauts. Il lui semble opportun de mettre son fougueux élève au régime des sages lenteurs ». Voilà qui honore l'observation de la mère et de la fille (Sœur Marie-Emmanuel). Cela veut simplement dire: pas de génération spontanée! Rien de plus sage en direction spirituelle comme en tout autre domaine.

Je suis fâché que l'espace me soit mesuré. J'aimerais pouvoir noter la fine psychologie sur le timoré qu'est Claude: « Sachez, lui écrit sa mère, que Dieu n'est

pas seulement juge, mais il est père, mais il est l'époux de nos âmes. En cette qualité d'époux, Dieu demande de nous un retour d'amour ». Par ailleurs, la Vénérable Mère prêche hardiment le théocentrisme si cher à Henri Bremond. Lisez ce bout de lettre à son fils écrasé sous la grandeur de Dieu : « Je suis beaucoup plus imparfaite que vous, mais pourquoi tant hésiter à nous perdre en Celui qui nous veut nettoyer et qui le fera si nous nous perdons en lui par une amoureuse et hardie confiance ? Les petits font de petits présents : mais un Dieu divinise ses enfants, et leur donne des qualités conformes à cette haute dignité, c'est pour cela que je me plais plus à l'aimer et à le caresser, qu'à me tant arrêter à considérer mes bassesses et mes indignités ». (p. 59).

* * *

Au chapitre troisième, Sœur Marie-Emmanuel examine la *philothée* et ses directeurs. Il y a d'abord deux pères Feuillants qui se nomment Dom François et Dom Raymond de Saint-Bernard. Ce dernier éprouve rudement l'Ursuline de 1631 jusqu'à ce qu'en 1635, les pères de la Compagnie de Jésus la prennent sous leur direction.

La première lettre missionnaire date du 20 mars 1635. Elle est adressée à Dom Raymond : « J'ai un extrême désir d'aller au Canada ». Et elle prie Dom Raymond de l'y conduire. Pour gagner tout à fait le Feuillant, elle lui raconte par le menu le songe prophétique de 1634 ou 1635. Dom Raymond, en guise de consolation, lui rappelle la présomption de saint Pierre avant sa chute. Mais la fine Tourangelle lui répond avec un à propos parfait : « J'étais fort étonnée que vous ne m'ayiez point encore parlé de saint Pierre, et je n'attendais que l'heure que vous le feriez. »

Les Pères de la Haye, Dinet, Salin et LeJeune la dirigent. Elle se souvient des reproches très durs que le père LeJeune lui a faits. « C'est un saint homme, écrit-elle, qui voudrait que tous ceux qu'il conduit fussent saints comme lui. » Que lui reproche-t-il ? Une personnalité trop saillante pour une religieuse, une rondeur de jugement, une vivacité de coup d'œil et d'exécution qui bousculaient la routine des esprits conservateurs. Elle était douée de cette espèce de radio-activité qui caractérise les grandes âmes, et pouvait s'attendre à conquérir les uns et à mécontenter les autres, à rencontrer à la fois des amis et des persécuteurs. » (p. 102).

Avec le Père Jérôme Lalemant (1645), elle commença de respirer, le plus saint homme qu'elle ait connu depuis qu'elle est au monde. C'est lui qui commanda à la supérieure de Québec d'écrire l'admirable *Relation* de 1654, un pur chef-d'œuvre. La *Relation* de 1633 avait été écrite à la demande du P. Georges de la Haye, de la Compagnie de Jésus, lui aussi.

* * *

Sur le chapitre *l'Ursuline*, je note simplement que Sœur Marie-Emmanuel prête sans trop de difficulté à toute femme le secret désir d'être homme. Marie de l'Incarnation aurait eu le regret de ne pouvoir être prêtre et missionnaire à cause de son sexe. Assurément, ni Marie Guyart ni Marie-Emmanuel ne sont féministes. L'auteur dépeint crûment la malice de la femme (p. 129) et vers la fin du volume (p. 278), la vénérable Mère avoue que la vue de son indignité et la *bassesse* de son sexe l'ont empêchée d'écrire toutes les faveurs que la divine Majesté lui avait départies. Et

notre mère n'a pas grande confiance dans les femmes qui se mêlent d'écrire. (Lettre sur les ouvrages de la mère de Blémur, p. 279). Et tout cela établit la solidité de l'esprit de Marie Guyart et même celle de sœur Marie-Emmanuel. Ces genres de femmes sont délicieuses: ce sont elles que les hommes s'entêtent à aimer. Il leur reste toujours la primauté du cœur.

* * *

Terminons par l'*épistolière*. Ah ! le beau chapitre. L'art de sœur Marie-Emmanuel va en crescendo. De quelles fines réflexions est tissée cette dernière partie du livre ! A part une observation sur la parenté intellectuelle entre saint Ignace de Loyola et Marie Guyart, j'approuve tout, et j'admire. Quand l'auteur me met sous les yeux le réalisme de la lettre écrite presque sous la dictée de madame d'Ailleboust, non seulement je me crois au charnier des Innocents, en compagnie de François Villon, mais me revient en mémoire l'incomparable page des *Annales* de Tacite, et j'entends Auguste crier: *Varus, rends-moi mes légions*. Et à ce propos, je note que l'érudition de Sœur Marie-Emmanuel semble plus moderne qu'ancienne. Je dis que dans la querelle des anciens et des modernes, la religieuse ursuline de Québec — celle du XXe siècle — eût pris évidemment parti pour les tout modernes. Et cependant le livre possède toutes les qualités qui font la gloire des ouvrages du XVIIe siècle.

* * *

Conclusion: Sœur Marie-Emmanuel se plaint que dans les ouvrages parus à date sur Marie Guyart, on ait négligé *la femme*. Et nous, nous nous plaindrions volontiers que notre auteur ait tout de même un peu sacrifié *la mystique*.

Je ferme le livre en aimant davantage Marie Guyart, en louant sa sainteté, en reconnaissant en elle « une femme qui a reçu de véritables dons d'écrivain; une femme qui par la pénétration de ses analyses psychologiques, la limpidité de son style, rappelle les meilleurs auteurs du classicisme français ». Et, avec l'auteur, je prie Marie Guyart de sortir de l'ombre, de paraître couronnée de lumière, de monter enfin sur le trône que ses vertus et notre vénération lui ont préparé.

Chanoine Georges ROBITAILLE,
de la Société Royale du Canada.